

# NÉCROLOGIE

## LUDOVIC LALANNE

BIBLIOTHÉCAIRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

M. Marie-Ludovic Chrétien-Lalanne, décédé le 16 mai dernier à l'âge de quatre-vingt-trois ans, avait été élu par l'Institut, le 7 juin 1893, bibliothécaire, en remplacement de M. Tardieu, sixième bibliothécaire depuis la fondation.

M. Lalanne avait succédé, au mois de janvier de la même année 1893, comme premier sous-bibliothécaire, à M. Philippe Berger; et au mois de juillet 1875, à M. Adolphe Regnier père, comme deuxième sous-bibliothécaire. Du reste, même avant de faire officiellement partie du personnel de la Bibliothèque de l'Institut, il y était pour ainsi dire, attaché par son assiduité de client d'habitude, et plus encore par les services qu'il y avait rendus. Dès 1850-1852, il y avait travaillé à la recherche des déprédations de Guglielmo Libri<sup>1</sup>; et c'est en 1865-1866 qu'il publiait, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société et l'Histoire de France*, un inventaire (rédigé d'abord pour le ministère de l'Instruction publique) de la collection de documents de Théodore et de Denis Godefroy possédée par la Bibliothèque de l'Institut.

Les travailleurs qui ont eu à se louer des bons offices de M. Lalanne depuis qu'il fut devenu l'un des conservateurs des collections académiques, sont assez nombreux pour qu'il n'y ait pas lieu d'insister ici sur ce point. Ils se rappelleront avec reconnaissance que M. Lalanne, par son immense lecture, par sa curiosité alerte et accueillante, par une vivacité et une abondance de mémoire qu'il conserva presque jusqu'à ses derniers jours,

---

1. Sur la part prise par M. Lalanne à cette fameuse et laborieuse enquête, je prends la liberté de renvoyer le lecteur à un article très nourri que M. Anatole de Barthélemy, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ami intime de M. Lalanne, a fait paraître dans le n° de sept.-octobre 1898 de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*. M. de Barthélemy a eu à sa disposition des renseignements inédits. Il donne également une bibliographie si consciencieuse des travaux de M. Lalanne que je ne puis mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

Document



000000553312

était, pour les clients privilégiés de la bibliothèque fermée de l'Institut une providence qu'il ne leur arrivait guère d'invoquer en vain. Ils se souvenaient des répertoires manuscrits que M. Lalanne, depuis qu'il avait commencé à travailler, avait rédigés pour son usage, dans ses excursions à travers les bibliothèques. Ces notes de voyage d'un explorateur désormais au repos, il les avait sans cesse sur son bureau, et avec l'obligeance des vrais savants, peu jaloux de leurs découvertes, il y puisait à chaque instant pour les autres. Quelque sujet que l'on traitât, on était sûr de rapporter toujours, d'un quart d'heure d'entretien avec M. Lalanne, quelque indication ou, tout au moins, quelque suggestion précieuse. Que l'on s'occupât de sciences ou de lettres, d'histoire ou d'art, on avait toujours profit à lui faire confidence de ses embarras ou de ses projets, d'autant que cette documentation presque inépuisable s'assaisonnait d'anecdotes piquantes et de commentaires qu'un Charles Nodier n'eût pas désavoués. Il était vraiment le « bibliothécaire » idéal d'autrefois, le conseiller omniscient, le guide universel; les bibliothécaires d'aujourd'hui avec la multiplication des catalogues, des répertoires, des bibliographies, n'ont plus tant à faire, ou, si l'on veut, ils n'ont plus à faire les mêmes choses.

Jusqu'en 1875, époque de sa nomination à la Bibliothèque de l'Institut, et à partir de laquelle sa curiosité devint forcément moins vagabonde, des voyages ou, comme il disait, des « saisons » à la Mazarine, à la Bibliothèque Nationale, à l'Arsenal, remplirent une vie que depuis longtemps il avait toute entière, de propos délibéré, consacrée aux lettres.

De nombreux travaux en sortirent : des éditions surtout (*Mémoires et Tragiques d'Agrippa d'Aubigné*, 1834 et 1837; *Mémoires et Correspondance de Bussy-Rabutin*, 1838-1839; *Œuvres complètes de Malherbe*, 1862-1869; *Vies de Brantôme* 1865-1881<sup>1</sup>). Elles sont assez connues, et il n'y a pas lieu d'y insister ici, non plus que sur le *Dictionnaire historique de la France* qu'il publia en 1872, et qui, malgré des imperfections forcées et inhérentes à ce genre d'ouvrages, est encore aujourd'hui un fort utile répertoire. Je préfère revenir sur certains de ses écrits qui donnent de son genre de talent une idée plus

---

1. Cette édition a été complétée, en 1896, par un volume d'*Introduction* contenant une vie de Brantôme, pleine de détails curieux. Voir en particulier, les chapitres vi : *Brantôme armateur*; *La piraterie au XVI<sup>e</sup> siècle*; — ix : *Brantôme protestant*; — xii : *La Saint-Barthélémy*; — xiv : *La probité au XVI<sup>e</sup> siècle*; — xvi : *La cour de Catherine*; — xvii : *Les amis de Brantôme*. Malheureusement, la fin en est écourtée. M. Lalanne, pressé par l'âge, sacrifia dans les derniers chapitres bon nombre de ces notes innombrables qu'il avait réunies, et qu'il savait si ingénieusement encadrer dans une narration dont les digressions même, parfois un peu bavardes, avaient sous sa plume un air de nonchalance agréable. Je crois qu'en particulier sur les amitiés de Brantôme et sur les « sources » de ses mémoires, on trouvera dans les dossiers laissés par M. Lalanne des compléments qu'il y aurait lieu d'utiliser.

exacte. Je veux parler des articles donnés par lui à des journaux savants. Dans une édition, les exigences du texte et les limites du commentaire restreignent l'introduitcur et l'annotateur ; dans un dictionnaire, M. Lalanne pouvait dire (à la fin de la préface) que « s'il n'avait pas pu faire ce qu'il avait voulu, il avait fait ce qu'il avait pu. » Dans ses articles, il fit à la fois « ce qu'il voulait » et « ce qu'il pouvait ». J'ai d'autant moins de scrupule à rappeler l'attention sur ces productions courtes, mais caractéristiques de l'auteur, que la *Correspondance littéraire et l'Athenæum*, — les revues où elles dorment, — ne sont plus guère connues aujourd'hui que d'un bien petit nombre d'érudits.

M. Lalanne, qui les fonda avec quelques amis, dont presque tous se sont fait un nom dans la science ou dans les lettres, donnait à ces deux recueils, dont il était à la fois le rédacteur en chef et le secrétaire de rédaction, de nombreux articles, visiblement écrits avec la chaleur et l'entrain d'un homme qui s'amusait à ce métier. Et de fait il s'y mit tout entier, avec ses aptitudes diverses. L'érudit s'y voit d'abord, — l'érudit dans toute la force du terme et de l'étymologie. — Ce n'est pas seulement, en effet, l'inédit<sup>1</sup> qui l'attirait, mais l'obscur, l'insuffisant, le vague. Nul mieux que lui ne comprenait que, dans les opinions les plus rebattues, les mieux acceptées, et en apparence les plus incontestables, il y a une part de convention et de routine, derrière laquelle un esprit exigeant a toujours lieu de rechercher la vérité des choses. On doit regretter qu'une curiosité un peu vagabonde, — la curiosité du bibliothécaire, — l'ait éloigné d'œuvres longues et suivies. Il y eût porté des mérites insoupçonnés peut-être, sûrement au moins cette vertu élémentaire de l'historien, la défiance. Très peu disposé à reproduire docilement les solutions reçues et les affirmations traditionnelles, très enclin au contraire à les mettre en doute, à en rechercher les motifs et les fondements, à en vérifier l'histoire et la formation, nous le voyons, dans la *Correspondance* et dans l'*Athenæum*, se livrer avec un plaisir évident à cette inquisition, à cette police rétrospective. Nombreuses sont ces petites enquêtes sur des difficultés qui avaient passé presque inaperçues ou que l'on avait résolues une fois pour toutes, soit par légèreté, soit sous l'empire de préoccupations partiales très étrangères à la science (*Athenæum*, 1855, p. 1020 et 1110 : sur la date de naissance d'Agnès Sorel, controversée avec Vallet de Viriville ; 1856, p. 78 : sur la légende de Diédonné de Gozon ; p. 94 : sur les poésies religieuses d'Alexis Piron ; — *Correspondance*, t. I, p. 27 sqq. : sur la correspondance d'Héloïse et d'Abélard ; t. II,

---

1. Cf. *Athenæum* de 1852, lettre inédite de Descartes (p. 32) ; de 1851 (addition à Mme de Sévigné), p. 263 ; sonnet inédit de Pierre Corneille, p. 301 ; un manuscrit autographe et inédit de Marie Stuart, p. 775. L'*Athenæum* de 1856 donne aussi (p. 341) une « rétractation publique d'un prédicateur à Lille en 1671 » qui n'est pas signée, mais qui, tirée des mss. Godefroy, fut vraisemblablement publiée par M. Lalanne.

p. 223 : Charles IX a-t-il tiré sur les huguenots à la Saint-Barthélemy? etc.). C'est ainsi que, dès 1853, il s'avise d'une question qui ne s'est éclaircie que de nos jours, grâce aux investigations si complètes de M. de Boisliste : le degré de confiance mérité au juste par Saint-Simon<sup>1</sup> (*Athenæum*, 1853, p. 1090), à qui M. Lalanne avait été d'abord trop porté, — comme tout le monde, — à accorder une autorité excessive (cf. *Athenæum*, 1854, p. 853).

On remarquera, dans tous ces articles, que, bien que les temps modernes — XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècles — fussent le théâtre préféré de ses explorations, le Moyen-Age, au moins dans les « singularités » de son histoire morale, l'attirait aussi. J'ajoute qu'il n'était pas sans compétence sur les questions antiques. Sans être proprement archéologue ni philologue, il connaissait l'antiquité en humaniste. Il avait, ce qui n'était pas très rare autrefois, lu ses auteurs. Il lisait quelques-uns d'entre eux (Virgile, Sophocle, Plutarque) jusqu'en ses derniers jours<sup>2</sup>. Cette familiarité avec les textes lui permettait de dire son mot sur les questions d'archéologie (cf. *Athenæum*, 1856, p. 175<sup>3</sup>), de discuter avec Rossignol et Quicherat l'emplacement d'Alésia, et au besoin même de donner à Gustave Planche une amusante leçon, bourrée de textes, sur le sens des mots de *nectar* et d'*ambrosie*. Il adjoignit, du reste, en 1856, à l'*Athenæum*, un bulletin exclusivement archéologique, paginé à part, accompagné de planches, et qui comptait parmi ses rédacteurs MM. de Witte et de Longpérier, Léon Renier et Le Blanc, de Rougé et François Lenormant, Brugsch, Waddington, Noël des Vergers — pour ne citer que les disparus.

Les beaux-arts attiraient aussi, plus d'une fois, dès cette époque, le futur éditeur du *Livre de fortune* de Jean Cousin et du *Journal du cavalier Bernin* pendant son séjour en France. Les questions d'authenticité de certaines œuvres d'art préoccupaient son sens critique (*Athenæum*, 1856, p. 235, sur un tableau attribué à Raphaël), et il appelait l'attention des amateurs sur des tableaux d'Holbein et de Van Dyck (*Athenæum*, 1853, p. 757), disparus, et dont, avec raison, il ne jugeait pas impossible de retrouver la trace.

Quant à la bibliographie, inutile de dire qu'il en faisait avec ardeur. L'*Athenæum* et la *Correspondance* nous offrent nombre de notices de lui sur des

1. Le livre de M. Chérnel ne parut qu'en 1865.

2. Dans son livre sur Brantôme, M. Lalanne aime à rappeler, à propos des événements du XVI<sup>e</sup> siècle, des traits ou « dits mémorables » des auteurs grecs ou latins. Citations parfois inattendues, on peut le dire (voir par exemple, p. 266, à propos des « amis de Brantôme, » une anecdote de Diodore de Sicile sur Charondas, « le rigide législateur de Catane »); mais si aimablement cousues au récit que Montaigne eût été enchanté.

3. Rappelons que dès 1841 et 1845, il avait publié sur le *feu grégeois* et l'introduction de la poudre en Europe des recherches que couronna l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et auxquelles l'Académie des Sciences s'intéressa.

livres curieux (cf. *Corresp.*, I, p. 73, sur un exemplaire unique de Rousard), notices sobres et précises. Et quand il avait à annoncer un catalogue de ventes d'autographes, l'ancien expert de l'affaire Libri ne manquait pas d'y signaler les pièces paraissant provenir de dépôts publics (*Athen.*, 1855, pp. 1042-1043).

Critique, enfin, il apportait dans l'appréciation des ouvrages, d'abord, les richesses de ses connaissances, — ne se bornant point, lorsqu'il avait des comptes rendus à faire, à ces analyses sèches que les meilleurs d'entre nous se permettent trop souvent, soit par paresse, soit par calcul égoïste, de peur apparemment d'enterrer dans un compte rendu des recherches personnelles dont nous espérons tirer plus honorablement parti. M. Lalanne, moins économe, ajoutait souvent à son « extrait » du livre, des faits nouveaux et des détails qui avaient leur prix (*Corresp.*, I, p. 98 : C. R. de FRANCERSON, *L'originalité de Gil-Blas*; I, 241, C. R. de JULES DELPRT, *Le droit du Seigneur*, etc.).

Il y mettait de plus, et assez souvent, une rigueur qui fit quelque bruit dans le monde littéraire d'alors.

Il aimait trop la vérité, et il était trop honnête pour ne pas s'indigner contre les esprits frivoles qui ne savent pas que « c'est un métier de faire un livre », comme aussi contre les travailleurs peu scrupuleux qui, le sachant trop bien, s'emparent, sans le dire, des dépouilles d'autrui. Toute la gloire de M. Cousin n'empêcha pas M. Lalanne de le morigéner rudement au sujet de ses dernières études, un peu bâclées, sur les femmes du xvii<sup>e</sup> siècle; tout son respect (qui du reste, n'avait rien de superstitieux) pour les Académies, ne le retint pas de continuer contre les « emprunts » du duc de Noailles la vive campagne que M. Charles Louandre avait déjà commencée dans le *Journal général de l'Instruction publique*. Hâtons-nous d'ajouter que le galant homme qui était en lui savait toujours néanmoins mettre la sourdine à ses indignations, et ne porta jamais la violence, même quand il avait raison, dans ces polémiques de la république des Lettres d'où il estimait que les brutalités devaient être toujours bannies. Qu'on aille rechercher (il en vaut la peine) ses deux articles sur le duc de Noailles (*Corresp.*, t. I) : on verra que cet homme de lettres, assez indépendant et assez courageux pour s'attaquer, quand il le fallait, aux puissances, n'avait cependant rien d'un Scaliger.

« Quand le duc de Chevreuse, — écrivait-il, — fit son grand parc à Dampierre, il s'y prit, pour l'arrondir, d'une très ingénieuse façon. Il enferma dans ses murs, dit Tallemant des Réaux, *les terres du tiers et du quart*. Il est vrai que pour apaiser les propriétaires récalcitrants, il leur promit une clef de son parc, « *clef qu'il est encore à leur donner* ». Ce que l'on trouvait fort réjouissant au xvii<sup>e</sup> siècle n'est plus guère de mise aujourd'hui, excepté pourtant en littérature; car voici qu'un autre duc, un académicien, M. de Noailles, voulant ajouter un troisième volume à son *Histoire de Madame de*

*Maintenen*, s'est avisé de recourir au procédé si commode de M. de Chevreuse. Il a *enfermé* dans son livre quelques bons morceaux qui ne lui appartenaient pas, il est vrai, mais qui étaient si bien à sa convenance, qu'il a cru devoir se passer du consentement du propriétaire, M. Théophile Lavallée. Malheureusement, comme il ne paraît lui avoir promis aucune espèce de clef, celui qu'il dépouillait s'est récrié, et justice a bientôt été faite. »

Puis, la *Revue des Deux Mondes* ayant eu la malencontreuse idée de défendre le duc de Noailles contre cette « pauvre querelle » et ces vulgaires chicanes, ne réussit qu'à attirer à son client un supplément de coups, assésés du reste par M. Lalanne avec autant de bonne humeur que de précision.

« ... L'article de la *Revue* se termine par une plaisanterie qui nous a paru d'un goût assez équivoque : « Tous les historiens seront tenus désormais d'indiquer au bas de leurs pages toutes les sources auxquelles ils puisent ! » — Mais oui, ne vous en déplaise ! C'est l'ancienne méthode, et elle est si bonne que, dans leurs travaux historiques, les plus illustres rédacteurs de la *Revue*, MM. Thierry, Guizot, Cousin, Mignet, Ampère, de Rémusat, etc., n'y ont jamais manqué. Et ce que vous paraissez ignorer, c'est que M. de Noailles lui-même a sacrifié à ce vieux préjugé que vous bafouez ! Vous ne savez donc pas que son *Histoire* est enrichie de notes les plus nombreuses et les plus variées — (En note, M. Lalanne, toujours exact, ajoute : « le premier volume, composé de 550 pages, sans l'appendice, contient 559 notes, — notes où M. de Noailles n'a d'autre tort que d'oublier les noms de MM. La Beaumelle, Sainte-Beuve, Lavallée et de bien d'autres peut-être. »

Ces quelques lignes donnent une idée du style dont sont rédigés les articles et aussi les ouvrages de M. Lalanne. On peut dire que ceux qui ont eu l'avantage de connaître l'homme l'y reconnaissent. Il aimait à bien écrire, et il s'y efforçait. Il n'était pas de ces érudits, rares en France, Dieu merci, qui jugent inutile d'exprimer avec agrément des idées justes et des faits exacts. Admirateur pieux, jusqu'à ses derniers jours, de Rabelais, de Molière, de Madame de Sévigné, de Voltaire, de Lamartine et de Paul-Louis Courier, il avait le respect de la bonne langue. C'était un classique de l'ancienne école, un vrai contemporain des Jules Simon, des Paulin Paris, des Barthélemy Saint-Hilaire, des Quicherat, des de Rozière, des Haureau. Mais s'il se piquait de « révéler » en ses écrits, et aussi en sa conversation, le goût pur d'autrefois, ce classicisme n'était pas proprement « dix-septième siècle ». Rien d'oratoire, ni de poncif, ni de janséniste surtout dans sa manière : un sourire s'y glissait toujours, pour égayer la trame serrée des arguments et alléger le bagage solide de faits précis que chaque phrase, toujours documentée, portait avec elle. Ce com-

mencement d'un article<sup>1</sup> sur deux ouvrages de Victor Cousin permettra assez bien, je crois, d'en juger :

« Quand un grand écrivain est arrivé au développement complet de ses facultés, quand il est accepté de tous pour une des gloires littéraires de son pays, c'est alors qu'il est intéressant, — et parfois curieux, — de remonter à ses débuts. M. Victor Cousin, dont nous voulons parler, a commencé par la philosophie grecque, et il en est venu aujourd'hui à nous retracer la vie des grandes dames plus ou moins vertueuses du xvii<sup>e</sup> siècle. La transition, si brusque qu'elle paraisse au premier abord, a été pourtant presque insensible. De Platon, dont il a donné une traduction vantée à juste titre, il a passé à Descartes, dont il a publié les œuvres complètes ; de Descartes à Pascal, dont il a réédité les *Pensées*. Amené ainsi à étudier le xvii<sup>e</sup> siècle, il a rencontré sur son chemin de si séduisantes figures, que laissant de côté Aristote et sa cabale, il n'a gardé de toute sa philosophie qu'un amour, forcément platonique, pour ces belles sirènes, amour qui nous a valu la *Jeuvesse de Madame de Longueville*, *Madame de Sablé*, et enfin récemment *Madame de Chevreuse* et *Madame de Hautefort*. »

Du reste, cet article qui commence par une bibliographie, présentée de si alerte façon, du solennel historien-philosophe, est jusqu'à la fin d'une aussi bonne venue :

« M. Cousin, en terminant, a cru devoir faire un retour mélancolique sur lui-même, et se séparer, les larmes aux yeux, des volumes qu'il livrait au public. Dans une péroraison, fort éloquente, j'en conviens, mais qui laisse les lecteurs aussi peu émus qu'il l'était lui-même en l'écrivant, il a fait le plus singulier mélange de sa propre personne, de Jésus-Christ et de ses disciples, du Précurseur et de « Saintes », comme M<sup>me</sup> de Chevreuse à laquelle il envoie une bénédiction dont la belle pécheresse n'a plus besoin depuis cent soixante-dix-sept ans... Ah ! qu'il y a loin de ces phrases si habilement cadencées à la touchante simplicité d'Augustin Thierry, qui « aveugle et souffrant sans espoir et sans relâche, » proclamait qu'il y avait au monde « quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, — « le dévouement à la science. » — On trouvera peut-être que je me suis montré bien sévère envers M. Cousin ; mais je n'ai pu cacher mon déplaisir de le voir gaspiller dans des travaux mal conçus ses rares et éminentes facultés. J'ai dit plus haut que les meilleurs pages sorties de sa plume sont précisément celles où il a traité l'histoire générale. Il nous promet un ouvrage sur Richelieu et Mazarin ; qu'il l'achève donc au plus vite : ce sera pour lui, je n'en doute pas un seul instant, l'occasion de prendre une magnifique revanche, et s'il avait le moins du monde besoin d'être encouragé dans cet heureux projet, je me hasar-

---

1. *Correspondance littéraire*, 1<sup>re</sup> année, n<sup>o</sup> 1.

derais de lui dire encore avec Voltaire : « C'est à un homme d'État, à un philosophe, à écrire l'histoire. »

Toujours, on le voit, la précision, le souvenir érudit, le goût des citations opportunes et piquantes ; mais sans pédantisme ni lourdeur, sous une forme simple et sobre, aisée et spirituelle qui, dans les travaux les plus sévères et les plus nourris d'exactitudes, fait songer à ce XVIII<sup>e</sup> siècle que M. Lalanne aimait tant.

ALFRED REBELLIAU.

---

---

RENNES, FR. SIMON, SUCCESSEUR DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

---